

—Dites le moi, O'Donoghon, dites-le moi ! s'écria Erik, qui le vit ébranlé. Dites-le moi, et je vous promets le pardon pour vos torts, si vous en avez, la reconnaissance, s'il m'est donné de vous la prouver !

L'Irlandais donna un coup d'œil de convulsi sur la bouteille de cuir.

—Cela dessèche le gosier de tant parler, dit-il d'une voix pâteuse. Je boirais bien un peu d'eau-de-vie, si vous voulez...

—Il n'y en a plus ici, mais on va aller vous en chercher au dépôt de vivres ! Nous en avons deux grosses pièces," répliqua Erik en remettant la bouteille à maaster Hersebom.

Celui-ci s'éloigna aussitôt, suivi de Klaas.

—Il ne sera pas long à revenir, reprit le jeune homme en se retournant vers le blessé. Allons, mon brave, ne marchandez pas votre confiance !... Mettez-vous un instant à ma place ! Supposez que toute votre vie vous ayez ignoré le nom de votre pays, celui de votre mère, que vous vous trouviez en présence d'un homme qui sait tout cela et que cet homme vous refuse un renseignement si précieux pour vous, au moment même où vous venez de le sauver et de lui rendre la vie !... Ce serait cruel, n'est-ce pas ?... ce serait intolérable !... Je ne vous demande pas l'impossible !... Je ne vous demande pas de vous accuser, si vous avez quelque chose à vous reprocher !... Donnez-moi seulement une indication, si légère qu'elle soit : mettez-moi sur la voie, c'est tout ce qu'il me faut !...

—Ma foi, autant vous faire ce plaisir, dit Patrick évidemment ému. Vous saurez donc que j'étais novice à bord du *Cynthia*...

Il s'arrêta court.

Erik était suspendu à ses lèvres. Touchait-il enfin au but ?... Allait-il savoir le mot de l'énigme ? connaître le nom de sa famille ? celui de sa patrie ?... En vérité, cet espoir ne semblait plus chimérique... Tout entier aux paroles du blessé, il attachait ses yeux sur lui, prêt à boire avec avidité ce qu'il était au moment d'apprendre. Pour rien au monde il n'aurait troublé ce récit par une interruption ou même par un geste. Il ne remarqua même pas qu'une ombre venait de surgir derrière lui. C'était pourtant la vue de cette ombre qui coupait court au récit de Patrick.

—M. Jones !... dit-il du ton d'un écolier, surpris en flagrant délit de bavardage.

Erik se retourna et vit Tudor Brown, debout devant un hummock voisin, qui l'avait jusqu'à ce moment caché aux regards. L'exclamation de l'Irlandais confirmait le soupçon qui, tout à l'heure, s'était présenté à sa pensée : M. Jones et Tudor Brown ne faisaient qu'un seul et même individu !

A peine eut-il le temps de formuler dans sa pensée cette constatation.

Deux coups de feu éclatant à trois secondes d'intervalle venaient de faire deux cadavres.

Tudor Brown, épaulant son fusil, avait frappé au cœur Patrick O'Donoghon, qui se renversa foudroyé.

Avant d'avoir seulement eu le temps d'abaisser son rifle, Tudor Brown recevait une balle au front et tombait sur la face.

—J'ai bien fait de revenir, en voyant des pas suspects sur la neige ! dit maaster Hersebom, qui reparut, son fusil fumant à la main.

## CHAPITRE VII

### LE RETOUR

Erik avait poussé un cri et s'était jeté à genoux devant Patrick O'Donoghon, cherchant un dernier souffle de vie, une lueur d'espoir !... Mais l'Irlandais était bien mort, cette fois, emportant son secret.

Quant à Tudor Brown, son corps eut une convulsion suprême, ses mains laissèrent échapper l'arme qu'elles serraient au moment de sa chute, et il expira sans prononcer une parole.

—Père, qu'avez-vous fait ? s'écria amèrement Erik. Pourquoi supprimer la dernière chance qui me restait de connaître

le mystère de ma vie ?... Ne valait-il pas mieux nous jeter sur cet homme et le faire prisonnier ?

—Et le temps, crois-tu qu'il nous l'aurait laissé ?... répondit maaster Hersebom. Son second coup était pour toi, sois-en sûr !... J'ai vengé le meurtre de ce malheureux, puni le crime de la Basse-Froide et peut-être d'autres crimes encore ?... Quoi qu'il arrive, je ne le regrette pas !... Qu'importe d'ailleurs le mystère de ta vie, mon enfant, dans une situation comme la nôtre ?... Le mystère de ta vie, nous irons, avant peu sans doute, le demander à Dieu !

A peine achevait-il ces mots, qu'un coup de canon retentit, répercuté par les icebergs et les banquises. On aurait dit une réponse aux paroles découragées du vieux pêcheur. C'en était plutôt une sans doute aux deux coups de feu qui venaient d'éclater sur les radeaux de glace.

—Le canon de l'*Alaska* !... Nous sommes sauvés !... s'écria Erik en se relevant pour sauter sur un hummock et explorer du regard la mer sans limites.

Il ne vit rien d'abord que les icebergs emportés par la brise et se balançant au soleil. Mais maaster Hersebom, qui avait immédiatement rechargé son fusil, ayant tiré en l'air, un coup de canon lui répondit presque aussitôt.

Cette fois, Erik aperçut nettement un filet de fumée noire, se dessinant vers l'ouest sur le bleu du ciel. Coups de fusil et coups de canon se donnèrent dès lors la réplique à des intervalles de quelques minutes, et bientôt l'*Alaska*, dépassant un iceberg, apparut courant à toute vapeur vers le nord de la banquise.

Erik et maaster Hersebom s'étaient jetés, en pleurant de joie, dans les bras l'un de l'autre. Ils agitaient leurs mouchoirs, lançaient leurs doignons en l'air, cherchaient par tous les moyens à se signaler à leurs amis.

Enfin, l'*Alaska* s'arrêta. Une baleinière se détacha du bord, et vingt minutes ne s'étaient pas écoulées qu'elle accostait la banquise.

Comment dire la joie profonde du docteur Schwaryen, de M. Bredejord, de M. Malarius et d'Otto en retrouvant sains et saufs ceux qu'ils croyaient perdus !

On se raconta tout : les épouvantes et les désespoirs de la nuit, les vains appels, les impuissantes colères. L'*Alaska*, en se trouvant, au jour, presque libre de glaces, avait eu recours à la mine pour achever de se dégager. M. Boséwitz ayant pris le commandement, en qualité de second officier, on s'était aussitôt mis en quête de la banquise flottante, dans la direction du vent qui l'avait entraînée. Cette navigation au milieu des glaces, mises en mouvement, était la plus périlleuse que l'*Alaska* eût encore accomplie. Mais, grâce aux excellentes habitudes données à l'équipage par son jeune capitaine, à l'expérience acquise, à la précision des manœuvres, on était parvenu à se mouvoir sans encombre entre ces masses errantes. L'*Alaska* avait d'ailleurs bénéficié de cette circonstance qu'il courait dans le sens même des glaces, avec une vitesse supérieure à la leur. Le bonheur avait voulu que sa poursuite ne fût pas vaine. A neuf heures du matin, la grande banquise avait été signalée au vent, on avait pu en reconnaître jusqu'à la forme du haut du "nid du corbeau," et bientôt deux coups de feu donnaient l'espoir que les deux naufragés s'y trouvaient toujours.

Le reste importait peu désormais. On allait cingler directement sur l'Atlantique, et ce serait bien le diable, si l'on n'y arrivait pas,—à la voile, puisqu'il n'y avait plus de charbon.

—Non pas à la voile ! dit Erik. J'ai deux autres idées. La première, c'est de nous faire remorquer par la banquise, aussi longtemps qu'elle ira vers le sud ou l'est. Cela nous épargnera des combats incessants avec les icebergs que notre radeau se chargera de chasser devant lui. La seconde, c'est d'y récolter le combustible nécessaire pour achever notre voyage, quand il nous conviendra de reprendre notre autonomie.

—Que veux-tu dire ? La banquise recèlerait-elle en ses flancs une mine de houille ? demanda en riant le docteur.